



## PETIT COURRIER DES DAMES, JOURNAL DES MODES.

(Tous les articles signés sont inédits, et appartiennent au PETIT COURRIER.)



La représentation de l'*Ile des Pirates* avait attiré à l'Opéra une société tellement nombreuse, que l'on s'étonnait de ce que les beaux jours de l'été avaient laissé encore une aussi élégante foule à Paris. La pièce a réussi, grâce au piquant aspect des costumes grecs et au talent de M<sup>lle</sup> Elssler ; du reste, le poème et la musique méritent un article à part, que nous produirons en temps et lieu. Pour cette fois, nous ne parlerons que de la salle toute comble et des loges où s'apercevaient tant de fraîches et jolies femmes, qu'elle présentait une gracieuse harmonie entre elles et la saison. Les toilettes étaient presque toutes composées de robes en organdi ou mousseline blanche décolletées, et à manches courtes ou longues et froncées au poignet. Beaucoup de coiffures en cheveux. Les ban-

deaux plats, un peu arqués sur les joues, dominaient, et une petite chaîne d'or, ou un mince cordonnet de cheveux traversant le front, prouvaient que la mode des fer-ronnières restera dans nos usages tout comme celle des colliers et des boucles d'oreilles : seulement, on y prêtera le goût qui convient aux diversités de nos toilettes. A l'Opéra, nous avons remarqué que cet ornement était maintenant très-simple, et le camée ou bijou placé au milieu du front très-léger et petit.

Nous citerons la toilette d'une jolie femme blonde qui avait une robe d'organdi à mille raies, claire et matte, ayant un corsage uni, décolleté, entouré d'une très-haute dentelle qui formait mantille sur les épaules et le dos, et se réunissait au milieu de la poitrine sous une agrafe qui pinçait tous les plis de cette dentelle en manière de draperie. Les manches courtes n'étaient pas très-amples, et

étaient au bas garnies d'une petite manchette de dentelle. Une large ceinture de ruban blanc nouée sur le côté. Une dentelle était froncée au bord du jupon de la robe qui n'avait qu'un petit ourlet. Cet arrangement était plein de fraîcheur et d'élégance, bien que simple et convenable à une toilette d'été. La coiffure se composait de deux tresses à la Clotilde, et de chaque côté de ces tresses, des petites branches de verdure entremêlées de petites graines rouges formant des touffes de chaque côté des joues.

— Une autre charmante toilette était une robe de mousseline des Indes, ouverte sur le côté et entourée d'une riche broderie au plumetis. Elle était sur un dessous en gros de Naples rose, et avait sur le côté ouvert cinq nœuds en mousseline brodée garnis de petite dentelle froncée de deux côtés, et soutenus par un ruban rose qui les doublait. Le corsage demi-redingote était décolleté et entouré de dentelles; les manches longues avaient depuis le coude jusqu'au poignet trois bracelets en mousseline brodée, arrêtés au-dessus du bras par trois petits nœuds semblables à ceux du jupon. Sur la tête un petit chapeau en paille de riz, forme très-habillée, orné dessus d'une branche de rose, et dessous d'une guirlande de petits boutons de rose.

— Plusieurs robes en organdi brodé en laine à mouches ou petits dessins de couleur faisaient un fort joli effet. Les corsages de ces robes étaient presque tous drapés, et en dedans un fichu à la vierge, ou une chemisette décolletée, garnie de valenciennne tuyautée.

— Un grand nombre de robes en mousseline blanche unie avec de larges ceintures de rubans de fantaisie formant écharpe sur le cou; d'autres ceintures entourant deux fois la taille et revenant nouer sur le côté.

— Quelques robes en jolies étoffes de soie rose ou paille brochées en blanc, et mantille en pointe.

— Les femmes semblaient avoir donné la préférence aux éventails sur les bouquets; aussi voyait-on des éventails de tous les siècles et de tous les genres, car il n'y a point de mode précise pour cette fantaisie. On vise à quelque chose de distingué, d'original, c'est le principal mérite de l'éventail d'aujourd'hui.

— Quelques femmes qui ôtaient leurs gants avaient des mitaines en blonde ou dentelle de soie blanche richement brodées.

— On porte beaucoup de gants roses ou couleur de chair, lorsqu'on est en grande tenue.

— Pour supporter les horribles chaleurs de cet été, nous avons vu adopter assez généralement des gants en fil de soie gris-perle ou autres pâles nuances, brodés en noir ou en vert.

— Les parasols sont toujours très-grands; on en voit quelques-uns avec de hautes franges d'une couleur tranchante avec le fond. Du reste, les plus élégans sont toujours en gros de Naples blanc, avec manche en bois de rose et petite pomme d'or.

— Dans cette saison où le séjour à la campagne fait abdiquer toutes les gênes de la parure, sans que toutefois la coquetterie et la grâce consentissent à résilier leur droit, nous ne saurions trop recommander les corsets de M. Josselin, qui se prêtent si merveilleusement à tous les exercices, à toutes les fatigues et à l'abandon des négligés, tout en conservant la grâce, la finesse et l'élégance de la taille. Parmi les avantages de ce mécanisme ingénieux, le plus puissant est celui de pouvoir se desserrer progressivement sans que la toilette la plus simple comme la plus recherchée en soit dérangée; par un système non moins précieux, ils se mettent en moins d'une seconde et sans aucune aide, bien que cette promptitude n'enlève rien à la grâce qu'ils doivent au talent de M<sup>lle</sup> Josselin, chargée de la direction de ces ateliers.



Aujourd'hui les avantages des inventions de M. Josselin sont incontestables, et c'est à juste titre que l'Académie royale de Médecine a donné à cet ingénieux fabricant un haut témoignage de son approbation; les sociétés savantes et industrielles ont prouvé l'importance qu'elles attachaient à ces heureuses innovations dans les corsets qui font évanouir tous les inconvénients graves qu'ils présentaient sous le rapport de la santé, en décernant à l'auteur deux médailles d'argent; enfin le jury central de l'exposition des produits de l'industrie en 1834 a, par la seule médaille accordée à ce genre d'industrie en la personne de M. Josselin, confirmé les suffrages et les récompenses que lui ont mérités ses longues et laborieuses recherches.

Une seule opposition se trouvait dans la crainte que la légèreté de leur mécanisme n'offrit pas assez de solidité pour être de longue durée et fût sujet à de fréquentes réparations; mais afin de lever toute inquiétude à cet égard, M. Josselin offre en livrant ces corsets la garantie non illusoire de huit ans de durée, les lacets exceptés, et en s'engageant, pendant quatre années, à faire, à ses frais, aux corsets sortis de sa fabrique, toutes les réparations nécessaires.

Cette idée heureuse a déjà porté ses fruits, et aujourd'hui toute confiance est accordée à la maison de M. Josselin\*, à laquelle toutes les demandes peuvent être adressées par écrit.

Nous ne pouvons donc qu'engager nos lectrices à visiter cet établissement, où l'on confectionne tout ce qui peut s'exécuter dans une fabrique de corsets la plus étendue et du premier ordre, et elles y verront les trois modèles charmans qui ont, à la dernière exposition, sous le n° 1343, attiré tous les regards et qui offrirent une complète application de ces inventions.

\*. Carré Saint-Martin, rue du Ponceau, n° 2.

## Les Duels de Femmes.

Il serait inutile de remonter aux tems antiques et au siècle des Amazones pour y trouver des preuves de l'esprit belliqueux des femmes. On les a vues souvent autrefois, comme aujourd'hui, combattre dans les rangs des soldats sur les champs de bataille, ou se signaler sur la brèche à la défense des villes. Les institutions politiques de certains peuples s'attachaient même à faire naître et à entretenir cet esprit par une éducation toute virile. On connaît les lois de Lycurgue et les exercices gymnastiques des vierges de Lacédémone.

A Rome, on vit quelquefois des femmes paraître dans le cirque, et y jouer le rôle de *gladiatrices*. Dion-Cassius nous a conservé le récit d'un combat de ce genre; et Athénée parle d'un Romain qui avait ordonné par testament de faire combattre à ses funérailles de belles esclaves qu'il avait achetées à cet effet. Dans les tems modernes, on n'aurait pas besoin de recourir aux fictions poétiques pour trouver de pareils exemples. Sans parler des Clorinde, des Armides, des Djaïda, héroïne du roman arabe d'Antar, un grand nombre de nos villes n'ont-elles pas conservé la tradition des exploits d'amazones célèbres? Lille a eu sa Jeanne Maillotte, Beauvais sa Jeanne Hachette, Orléans ou plutôt la France entière sa Jeanne d'Arc, la Bretagne sa comtesse de Montfort. Au moyen-âge, le beau sexe fut toujours exclu des lices judiciaires. *Femme*, dit Beaumanoir, *ne se peut combattre*. Elle devait choisir un champion pour soutenir son procès, sans quoi on ne recevait pas ses gages de bataille. Ce ne fut que plus tard, à ce qu'il paraît, que le duel commença à tomber en quenouille. « On parle à Paris, dit Guy-Patin, de deux dames de la cour qui se sont battues en duel à coups de pistolet. Le roi a dit en riant qu'il n'en avait fait défense que pour les hommes. » Madame de Villedieu a aussi fait mention

d'un combat à l'épée entre Henriette-Sylvie de Molière et une autre dame. Toutes deux étaient habillées en homme. On trouve dans les lettres de madame Dunoier les détails d'une rencontre entre une dame de Beaucaire et une fille de condition, qui se battirent à l'épée dans un jardin, et se seraient tuées, si l'on n'eût couru les séparer. C'était un duel dans les formes, et précédé d'un cartel. Sainte-Foix parle, dans ses *Essais sur Paris*, d'une demoiselle Durieux qui se battit en pleine rue, contre un nommé Antinotti, son amant.

Mais la plus célèbre des duellistes en jupon est l'actrice Maupin, dont on a raconté en ce genre des tours de force vraiment merveilleux. Cette femme était née à Paris en 1673. Son père se nommait Daubigny. Elle se maria jeune, et ayant envoyé son mari en province avec un emploi dans les aides, elle entra en 1698 comme actrice à l'Opéra. Passionnée pour l'escrime, elle se lia avec Serane, prévôt de salle, et parvint bientôt à une force à laquelle put à peine atteindre après elle le chevalier ou la chevalière d'Eon. Insultée un jour par l'acteur Dumény, son camarade, elle l'attendit sur la place des Victoires, et n'ayant pu le décider à mettre l'épée à la main, elle lui emporta sa montre et sa tabatière. Un autre de ses camarades l'ayant également offensée, elle le força de lui demander pardon à deux genoux.

Se trouvant un jour dans un bal masqué, déguisée en homme, elle se permit envers une dame des gestes et des propos inconvenans. Trois cavaliers qui accompagnaient cette dernière voulurent en vain la faire cesser; elle les provoqua, les força de sortir avec elle, et elle les tua tous les trois. Après cette expédition, elle rentra fort tranquillement dans la salle de bal. « Elle obtint sa grâce du roi, dit son biographe; » ce serait donc pour une femme de mauvaise vie que Louis-le-Grand se serait départi de sa grande sé-

vérité contre les duels. La Maupin se retira à Bruxelles où elle devint maîtresse de l'électeur de Bavière. Rentrée à l'Opéra peu de tems après, elle mourut en 1707.

Dans le cours du dix-huitième siècle, à cette époque où le beau sexe jouait un premier rôle à la cour comme à la ville, où la galanterie et quelque chose de pire encore étaient une si grande affaire, les querelles, les rivalités et les débats de tout genre entre les femmes retentissaient sans cesse. Elles poussaient leurs amours à se battre, et la moindre hésitation de leur part était suivie d'une disgrâce sans retour. Puis venait la comédie des larmes et des pâmoisons à la nouvelle du sang versé.

Il faut passer la mer pour rencontrer le premier de ces combats féminins qui ait eu un dénouement fatal.

Deux femmes de Dublin, Marguerite Sylvian et Rosa Crauby, jalouses l'une de l'autre, se rencontrèrent le 16 décembre 1833 sur la place du marché de cette ville, après s'être évitées mutuellement pendant plus d'un mois. L'une d'elles s'étant emportée jusqu'au point de donner un soufflet à sa rivale, celle-ci lui en demanda raison et lui offrit le choix des armes. Quatre jours après, le coroner, appelé à visiter un cadavre de femme, découvrit sous le sein droit une blessure profonde de trois pouces et demi, qui avait pénétré obliquement jusqu'au cœur. C'était Marguerite Sylvian.

### Un Sacrifice.

Elle pleurait la jeune femme, et son oeil si triste, s'élevant vers le ciel, semblait lui demander pitié; et sa main, que la fièvre rendait brûlante, pressait celle d'une vieille femme couchée sur un misérable grabat; et dans tout son être on lisait l'expression d'une douleur profonde.



« Mon enfant ! » dit la vieille femme en jetant à sa fille un de ces regards qui révèlent toute l'âme d'une mère.... et dans ce mot : mon enfant ! il y avait une admirable expression d'amour et de désespoir... Puis elle ajouta bien bas, aussi bas que si elle eût craint que Dieu l'entendit : « L'as-tu revu, Marie ? »

Le front pâle de la jeune femme se couvrit d'une rougeur subite, ses lèvres tremblèrent, et sa bouche murmura un mot que le ciel ou l'enfer et sa mère seuls entendirent.

Quelques instans s'écoulèrent dans le silence... Deux larmes coulaient lentement sur les joues de Marie... Les yeux de la vieille brillaient d'un feu sombre, ses sourcils s'étaient rapprochés l'un de l'autre, comme pour y presser entre eux une amère pensée, et la lampe qui éclairait le visage de ces deux femmes se mouvait comme toutes les espérances dans leur cœur...

Un homme entra. Marie s'élance dans ses bras, le contemple quelque tems avec amour, sa main blanche et caressante passe dans ses cheveux... Mais cet homme reste immobile devant elle...

« Rien... Plus d'espoir, dit-elle?... »

— De l'espoir !... non, pas plus qu'il n'en reste dans l'âme du damné.... Ma pauvre mère... ma femme... Malédiction sur eux !... »

Et ses mains se crispaient de rage... et comme épuisé par un dernier effort....

« Demain, je partirai. . . . . »

Paul Hébert était ouvrier, mais doué d'une de ces âmes qui savent accepter toutes les douleurs pour elles, et qui se brisent devant une larme de femme. Il avait uni sa destinée à celle de Marie avant d'avoir atteint l'âge de vingt ans. Ils s'aimaient comme on aime au ciel, et leur ciel fut pendant six mois sur la terre. Mais à vingt ans, Paul était soldat. La loi qui enlevait les fils aux mères, les époux aux épouses pour les conduire sous le ciel

bleu d'Espagne, ou dans les froides plaines de Russie, avait frappé Hébert.

Depuis son départ, la misère était devenue la compagne et de sa mère et de sa femme... Bien des veilles avaient été passées ou dans les larmes, ou dans d'infructueux travaux... l'une était vieille et infirme, l'autre était poitrinaire.

Enfin Hébert avait obtenu un congé ; il avait revu et sa femme et sa mère. Il savait ce qu'elles avaient souffert en son absence... mais le congé venait d'expirer... il fallait repartir... laisser encore une fois les deux femmes aux déchirantes angoisses de la misère...

Marie, pâle et souffrante, était penchée sur le lit de la mère de son époux. Depuis quelques instans elle semblait livrée aux pensées les plus pénibles... Tout-à-coup son œil terne s'anima... une horrible tentation traversa son imagination comme une vision de l'enfer.

« Paul, dit-elle avec un sourire convulsif, si nous avions de l'argent, tu pourrais te faire remplacer, rester près de ta mère,.. »

— Pauvre enfant ! répondit le jeune homme ; à quoi rêves-tu ?.. de l'argent... à nous ?.. »

Soudain Marie se lève... marche avec agitation dans la chambre sans meubles... revient au lit de la vieille dont la vie semblait vouloir s'éteindre, se met à lui sourire aussi d'une étrange manière, baise sa chevelure blanche, et dit à son mari : « Ne t'inquiète pas, je ne serai absente qu'un instant. » Puis elle pressa les mains de Paul sur son cœur, et sortit.

Où fut-elle la pauvre femme ?

Fut-elle se vendre à un de ces riches qui achètent tout, ou tendre la main près d'une borne ?

M<sup>me</sup> CÉLESTINE P....

## Proverbes.

J'ai quelquefois rencontré des gens qui se plaisaient beaucoup à la lecture, non d'un roman, d'un drame, d'un poème, mais de la source de tout poème, de tout drame, de tout roman, le dictionnaire. Chaque mot qui défile nu et froid devant tel lecteur qui n'y voit que les lettres qui le composent, devient un être animé, coloré, charmant aux regards de l'homme qui a beaucoup pensé et beaucoup imaginé dans sa vie. Un mot, c'est alors un visage souriant ou terrible, un groupe que l'on aime à contempler, une ville, un empire, l'univers, tout cela respire, bruit, répand son parfum ou fait entendre sa voix, et la jeunesse reparaît avec ses doux souvenirs, ou la vieillesse heureuse apparaît au coin de son feu. Le mot *printems*, lu avec cette fraîche avidité d'imagination, n'est-il pas plus beau que tous les poèmes descriptifs ou didactiques qu'il a inspirés ? On se fait alors son *printems* à soi ; on fait éclore les fleurs que l'on veut et comme l'on veut, on choisit ses parfums, ses sites favoris, sa société préférée. Voilà le charme qu'il y a à lire un dictionnaire. Et surtout si ce dictionnaire est composé de dictons, d'adages, de proverbes où la pensée est moins enveloppée que dans un mot isolé, la lecture n'en est que plus intéressante ; il est certaines de ces vieilles et vénérables vérités qui vous arrêtent et vous empêchent de retourner la page, tant elles vous inspirent de réflexions. D'où viennent ces sentences populaires ? combien il leur a fallu marcher, cheminer lentement et par détour pour pénétrer dans les masses ? quel était leur sens primitif ? S'il est clair le plus souvent, il est quelquefois obscur. Pourquoi dire entre autres : *trop aimer les fleurs, présage des pleurs* ?

Et c'est sur ce proverbe que je réfléchissais. Qui a pu donner place, dans notre langue familière, à cette mélancolique expres-

sion ? serait-ce un *souvenir* de cette histoire touchante d'une jeune fille que des circonstances impérieuses séparèrent de l'homme qu'elle allait épouser ? Il devait passer deux années séparé d'elle par l'Océan, et, au moment des adieux, à l'instant où il montait sur le bord, elle lui donne, dans un vase plein de terre, une bouture d'un rosier qu'ils avaient planté ensemble, en le priant, pour l'amour d'elle, de le bien aimer, de le contempler chaque jour et de la nommer en respirant la fleur. Il le promet, et partit tout éploré. La jeune fille n'avait rien promis, mais elle revint en larmes, et le rosier qui avait perdu une de ses branches comme elle une moitié de sa vie, fut dès ce moment pour elle un objet de culte et d'adoration. Elle voyait toujours son amant dans les fleur du rosier, et toutes les fois qu'une d'elles défeuillait, elle était inquiète, il lui semblait qu'il était pâle, souffrant ; mais dès qu'un nouveau bouton s'ouvrait, elle reprenait quelque courage et voyait la santé revenir à son ami. Cet arbuste était un mystérieux miroir où elle voyait toujours son ame ; elle la respirait dans les parfums.

Un matin, les fleurs étaient toutes fraîches et belles ; elle s'en promettait une exquise senteur ; mais quand elle s'approcha, elle fut bien douloureusement déçue : le rosier n'avait plus de suave odeur, plus d'ame, plus d'amour. — Hélas ! oui, l'amant, en arrivant sur les autres rives de l'Océan, avait laissé mourir le rosier, et il aimait une autre fleur.

*Trop aimer les fleurs, présage des pleurs*, murmura la jeune fille du fond de son ame.

Ou si le proverbe n'a pas cette touchante origine, ne pourrait-on pas y retrouver l'expression de cette disposition grave et mélancolique de beaucoup d'esprits qui réunit le vieillard dans l'enfant, le cadavre sous la robe de soie, l'orage dans le ciel serein, et les pleurs sous les fleurs. Devrait-on croire plutôt que la mort d'une jeune fille, asphyxiée par les fleurs qu'elle



aimait trop, a donné lieu à ce dicton ?

Que j'aime bien mieux le proverbe oriental : *On ne peut cacher ni le parfum ni l'amour*. Il est aussi vrai qu'il est riant et gracieux, et il n'est pas besoin de le développer pour en faire apprécier toute la justesse.

Autant le premier de ces proverbes, avec ses tristes pressentimens et ses anxiétés confuses, est empreint de la teinte brumeuse de l'occident, autant ce dernier, riche de couleur, chaud d'expression, se montre radieux des reflets du soleil sans nuages de l'Orient. Il vient bien de ce pays où les poètes appellent la fleur le *secret de la terre* ; et alors ils peignent avec délices le beau rayon qui la fait éclore et le zéphir qui les divulgue, ces secrets, en répandant leurs parfums sur la terre. Il est tout simple que ces riantes images, appliquées à des objets insensibles que les Orientaux animaient, aient passé à la nature intellectuelle de l'homme. Qui ne devine l'amour aux soudaines rougeurs, aux pudiques embarras, aux regards errans sous l'œil bien-aimé comme l'oiseau qui voltige sous le regard qui le fascine ?

Cette expression est donc charmante, et c'est en l'appliquant autrement qu'un poète de Damas a dit :

« Que d'heures j'ai passées près de cette belle, enivrée de son amour ! Je voulais cacher sa venue, mais l'odeur de l'ambre nous trahissait. »

Oh ! n'est-il pas vrai que la lecture d'un dictionnaire, quand on peut entourer quelques mots de si rians auréoles et enlacer au thème de si douces variations, est une lecture attachante ? *On ne peut cacher ni le parfum ni l'amour*. J'y reviens, et cette fois avec une douloureuse réflexion, c'est qu'il est un jour où les fleurs cessent, où l'amour n'embaume plus, et l'on reste alors triste et désolé comme la jeune fille de l'autre proverbe, quand elle s'aperçut que son rosier n'avait plus de parfum.

M<sup>me</sup> CORALY THIÉRY.

## CHOIX

### DE SUJETS GRACIEUX,

Lithographiés par *Adolphe Le Roy*, publiés par *J. Straszewicz*, rue du Colombier, n° 3.

On publie sous ce titre de charmantes compositions, qui n'auront pas seulement le mérite de plaire aux yeux, mais qui peuvent devenir, pendant les longues journées passées à la campagne, une inépuisable source d'amusemens. On tire au sort quatre de ces dessins, et ceux ou celles à qui ils échurent sont condamnés à écrire ou à raconter le surlendemain une histoire qui en explique le sujet. Ainsi, *la querelle*, *le récit*, *les consolations maternelles*, *la nymphe de la fontaine*, fournirent les quatre plus jolis contes dont il soit possible d'enrichir un recueil. *Alice et la douce rêverie* servirent de *téma* à six variations ; car on les distribua à six personnes différentes, qui, n'ayant pas le droit de se communiquer leurs idées, racontèrent d'une manière diverse les aventures des personnages que ces dessins représentaient. Jamais le tems qui s'écoule entre le déjeuner et le dîner ne passa plus rapidement que celui qui fut consacré à l'audition de ces *nouvelles*, bien manifestement inédites. Nous engageons les châtelaines à déposer sur le grand guéridon de rigueur qui occupe le milieu de leur salon les livraisons du *Choix de sujets gracieux*, et d'exiger de leurs hôtes l'explication de ces sujets. D'abord on se réunira : la paresse, la modestie, même la vanité se récuseront ; puis on réclamera de l'indulgence ; puis on méditera, on racontera, on s'amusera mutuellement, et tout le monde aura gagné à cette occupation. Ne comprend-on pas déjà, en lisant cet article, tout ce qu'il y a à dire sur *la querelle*, *la douce rêverie*, etc. ? L'imagination soutenue par de jolis dessins peut faire bien du chemin à l'ombre des bois, au bord des ruisseaux, et loin du bruit de Paris.

La comtesse DE BRADI.

## Album.

Lablache vient de renouveler dans une rue de Londres la scène de bienfaisance d'Elleviou aux Champs-Élysées. On ne sera point surpris de ce noble élan du célèbre buffo italien, dont la générosité est passée en proverbe. Lablache traversait à Londres la rue de Paris, lorsqu'il vit un pauvre diable de musicien ambulant qui se démenait de son mieux pour gagner quelques pièces de monnaie, ce à quoi il n'avait probablement guère réussi, car des larmes coulaient sur ses joues, et son attitude était celle d'un homme au désespoir. Lablache s'émut, lui prit le violon des mains, et, s'accompagnant lui-même, fit résonner la rue de son puissant organe. Alors la foule accourut, comme on pense bien, et la recette du musicien ambulant fut de nature à consoler celui-ci.

— M. de Peyronnet a terminé son grand ouvrage sur l'histoire des premiers tems de notre monarchie. Ce livre, depuis si long-tems annoncé et attendu, est paru chez le libraire Allardin. Ni les loisirs ni le talent n'ont manqué à l'auteur; aussi croyons-nous devoir assurer un grand rementissement à son important ouvrage. Ce livre est utile, car il devra servir d'introduction à toutes les histoires de France. Il contient tous les événemens qui se sont passés pendant le règne des rois francs de la première race, et est écrit, dit-on, sans aucune couleur de parti.

— Le gouvernement vient d'acheter la maison où a été consommé l'attentat du 28 juillet. Elle sera démolie, et sur l'emplacement sera construit un passage qui conduira du boulevard du Temple à la rue Basse.

## Théâtres.

THÉÂTRE-ITALIEN. — La réouverture du Théâtre-Italien est fixée au 1<sup>er</sup> octobre. Nous verrons reparaitre tous ces illustres artistes qui, en ce moment, obtiennent des succès d'outremer, et que nous avons admirés l'hiver dernier. Les engagements sont déjà signés, et la salle Favart nous montrera Rubini, Tamburini, Lablache, Santini et Ivanoff; M<sup>lle</sup> Grisi reviendra aussi enchanter nos dilettanti, et avec elle MM. Albertasi et Raimbaux. On annonce deux nouveaux opéras : l'un composé par M. Mercadante; l'autre tiré du répertoire des plus belles productions musicales de l'Italie.

— OPÉRA-COMIQUE. — Encore un nouveau compositeur qui vient d'obtenir les honneurs du théâtre! M. H. Monpou était depuis long-tems connu pour ses jolies romances, et pour l'originalité et la verve qui caractérisaient tous ses ouvrages. *Les Deux Reines* ont eu un succès inouï. Les paroles, dues à MM. Frédéric Soulié et Arnould, sont dignes de la musique. *Les Deux Reines* ne sont rien moins que Christine et Marie de Suède et de Danemarck. L'Intrigue est parfaitement conduite, les acteurs jouent à merveille leurs rôles, c'est un succès qui marquera dans les annales du théâtre de la Bourse.

— A ce Numéro sont jointes les planches 1182 et 1183.

LE PETIT COURRIER DES DAMES paraît tous les cinq jours, avec dix gravures par mois.  
 Prix de la Souscription : pour un trimestre, Paris, 9 f. — Départemens, 9 f. 50 c. — Etranger, 10 f.  
 Avec une couverture, 50 centimes de plus par trimestre.  
 On s'abonne au bureau du PETIT COURRIER DES DAMES, boulevard des Italiens, n° 2, et chez tous les directeurs de Postes des Départemens.  
 Les lettres et envois doivent être adressés franc de port.

